Document généré le 12 oct. 2024 03:07

Relations

Livres

Numéro 756, avril–mai 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/66251ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (756), 40–42.

Tous droits réservés © Relations, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHRÉTIENNES FÉMINISTES

La collective L'autre Parole
L'AUTRE PAROLE. 35 ANS D'ÉCRITURE ET DE RÉÉCRITURES
Les Éditions À3Brins, 2011, 369 p.

« L'autre Parole est née… dans un coin de pays particulier du monde, dans une crèche québécoise… Les mères l'ont enveloppée de tendresse, de soin, de chaleur et lui ont permis de grandir au milieu des adversités du temps présent… Les armées de Pharaon et aussi les soldats d'Hérode ont voulu la tuer. Plusieurs sont venus se demandant si cette "parole" était vraiment "autre" ou si elle était la "même" de toujours, à peine déguisée en nouveauté. Les mères ne prenaient pas la peine de répondre, mais elles continuaient de "la" faire grandir et de l'appeler simplement "autre Parole"… autre Parole, autre Pouvoir, autre Écriture, autre Lecture, autre forme d'aimer» (p. 150). Ainsi s'exprimait la théologienne brésilienne Ivone Gebara lors du 25e anniversaire de cette collective de femmes chrétiennes et féministes.

Née de l'initiative de théologiennes québécoises, dont l'instigatrice Monique Dumais, L'autre Parole fêtait l'automne dernier ses 35 ans d'existence. À cette occasion, un recueil de textes choisis a été publié reflétant la vie de la collective au fil des ans. On y retrouve, regroupés par thèmes et en provenance de diverses régions, des textes parus dans la revue depuis sa création, en 1976. On peut y lire, entre autres, des réflexions de fond sur l'ordination des femmes, leur place et leur rôle dans la société et dans l'Église, ainsi que sur les enjeux de justice sociale, de paix, de libération et ceux liés à l'avortement et à la prostitution. Y figurent aussi des commentaires et des réponses à des lettres de Jean-Paul II ou à certains évêques québécois, de même que de la correspondance appuyant des femmes d'ici et d'ailleurs qui se sont illustrées dans la défense des

droits des femmes dans la société et dans l'Église. La solidarité et la sororité promues par la collective dans ses diverses interventions traversent l'ensemble du document.

Ce qui fait l'originalité de cette publication, ce sont surtout les réécritures de textes bibliques (credo, Notre Père, Magnificat, psaumes, épîtres, etc.) dans une perspective féministe. Produits à l'occasion de colloques annuels ou de célébrations, ces textes, parfois déroutants, toujours percutants, sont souvent poétiques et empreints de chaleur humaine. Ils obligent à un renversement de perspective radical quant aux idées reçues sur Dieu-e, le Christ, l'Évangile et l'Église, sur ces idées savamment entretenues par « deux mille ans de travail, de discipline, de privilèges et d'exclusions [qui reposent] sur les épaules d'une élite qui s'est constituée en porte-parole de tout le peuple de Dieu» (p. 341). Ces réécritures nous font réaliser – si tant est qu'il faille le démontrer – jusqu'à quel point les pratiques et les discours de l'Église catholique relèvent du patriarcat, voire de la misogynie. Certes, les règles de la langue française font parfois obstacle à une prise en compte équitable des genres masculin et féminin dans le discours. Mais l'enjeu excède les formulations : il en va de l'égale dignité des hommes et des femmes, créés à l'image de Dieu-e. La collective L'autre Parole, par sa créativité, son audace et la pertinence de ses analyses, contribue à faire advenir une société et une Église autres, égalitaires, justes et compatissantes. Ce livre, dérangeant et stimulant, est révélateur de l'espérance tenace des femmes dans la foi. Il est disponible à la librairie Paulines de Montréal, à la librairie du Centre de Pastorale à Rimouski ou en écrivant à <carmina@cooptel.qc.ca>.

CHRISTINE CADRIN-PELLETIER

L'UNIVERSITÉ NÉOLIBÉRALE

Éric Martin et Maxime Ouellet
UNIVERSITÉ INC. DES MYTHES SUR LA HAUSSE DES FRAIS DE SCOLARITÉ ET L'ÉCONOMIE DU SAVOIR
Montréal, Lux, 2011, 156 p.

Dans ce sympathique petit livre clair et engagé contre la marchandisation de l'éducation, Éric Martin et Maxime Ouellet font la démonstration de l'infamie du discours néolibéral défendu par les pouvoirs économiques et politiques en place à propos de l'université et de son financement. Cet ouvrage permet de comprendre pourquoi le gouvernement du Québec cherche à augmenter les frais de scolarité, malgré les effets nuisibles d'une telle décision sur le plan social parmi lesquels mentionnons l'atteinte à l'universalité de l'accessibilité aux études, l'orientation des étudiants dans des carrières payantes au détriment de l'utilité sociale, l'augmentation des inégalités et de l'endettement, le décrochage universitaire. Quels sont les intérêts qui se cachent derrière les arguments économiques et la rhétorique officielle justifiant cette hausse? Les auteurs dénoncent brillamment la corruption et l'instrumentalisation des universités par l'entreprise privée. S'appuyant sur des données empiriques, ils déboulonnent un par un les mythes et les mensonges économiques de la propagande néolibérale défendue par nos gouvernements affairistes.

Parmi les croyances fustigées qui servent à justifier l'augmentation de la participation monétaire des étudiants à leur formation académique, mentionnons cette idée très répandue selon laquelle l'éducation est un investissement dans le « capital humain ». En investissant dans leur éducation, ceux-ci amélioreraient les capacités de production monétaire de leurs cerveaux. Ce refrain du capital humain, entonné par Staline (« L'homme est le capital le plus précieux », affirmait-il en 1934), est repris par Raymond Bachand, l'actuel ministre des Finances, qui ne semble pas très bien saisir pourquoi « quelqu'un qui va faire des centaines de milliers de dollars de plus avec son diplôme universitaire que s'il était diplômé du secondaire n'accepte pas d'investir un peu pour son éducation ». L'étudiant universitaire doit apprendre à devenir une force potentielle de travail pour se vendre ensuite sur le marché du travail. Il finit par se prendre lui-même pour une entreprise visant l'augmentation de sa valeur, le rendement de

son « capital cervical » et à étendre par la suite cette logique au monde entier.

S'attaquant aussi aux manipulations comptables intéressées qui cherchent à faire croire au sous-financement des universités, le livre montre qu'il s'agit plutôt d'un détournement des fonds vers la recherche, au détriment de l'enseignement, pour satisfaire les intérêts de l'entreprise. Sous la bénédiction « scientifique » de *think tanks* comme l'Institut économique de Montréal, les finalités de l'université sont perverties par la logique marchande. Le discours économique qui argumente aujourd'hui pour la hausse des frais de scolarité défend une désolidarisation sociale, qui s'appuie sur une conception essentiellement mercantile de la valeur du savoir. Cet ouvrage permet certainement d'outiller le lecteur contre les arguments de ceux qui acceptent, reproduisent et justifient l'assujettissement présent de la vie et du savoir à l'argent.

LOUIS MARION

DÉTOURNEMENT DE LA DÉMOCRATIE

Dorval Brunelle
CHRONIQUE DES AMÉRIQUES. DU SOMMET DE QUÉBEC AU FORUM SOCIAL MONDIAL
Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 258 p.

À première vue, ce livre me paraissait austère et suscitait peu mon goût de le lire. Dès le premier chapitre, toutefois, je fus accrochée en réalisant qu'il traitait du sujet le plus crucial qui soit : la démocratie. En fait, il aurait pu s'intituler *Chronique du détournement de la démocratie et de la mobilisation des peuples*. C'est en effet sur ces deux aspects que porte principalement l'ouvrage.

Les deux premiers chapitres sont consacrés à l'analyse des accords de « libre-échange » – notamment l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) et la Zone de libre-échange des Amériques (ZLEA, avortée en 2005) –, à celle du Sommet des Amériques de Québec, en 2001, ainsi qu'à la contestation provoquée par le déni flagrant de démocratie.

Ces accords sont présentés par nos dirigeants et les médias dominants comme étant « de simples règles nécessaires pour la gestion du commerce entre pays ». À première vue, cela paraît innocent. Un regard approfondi révèle cependant les dangers cachés sous des mots d'apparence neutre. L'auteur montre comment ces accords constituent, tant sur le plan du contenu que sur celui du processus, un virage à 180 degrés par rapport aux accords de libre-échange traditionnels, qui por-

taient uniquement sur le commerce des biens. Il s'agit d'étendre la libéralisation à des domaines beaucoup plus litigieux, comme les services, la propriété intellectuelle, les marchés publics et l'investissement. En somme, privatiser davantage l'espace public.

Il aurait été fort utile pour les lecteurs, notamment pour les étudiants et ceux moins familiers avec ces enjeux, que des notions comme celles du « principe du traitement national » et de la « clause de la nation la plus favorisée » soient explicitées dans des encadrés.

L'auteur explique comment cette nouvelle génération d'accords sert de couverture pour mettre en place « un régime distinct fondé sur une collaboration forte et étroite entre gouvernements et milieux d'affaires » (p. 73). Négociées dans le secret, « les décisions importantes sont prises dans les salles de conférence où les milieux d'affaires occupent une place privi-

légiée» (p. 73). Le tout, bien sûr, sans aucune imputabilité et à l'abri de tout contrôle public. Ainsi, «au nom de la liberté d'une minorité possédante et puissante, c'est la liberté de tous qui est bradée» (p. 74).

Par exemple, à la Conférence ministérielle sur la ZLÉA tenue à Denver, en 1995, un statut d'interlocuteur officiel est accordé à l'Americas Business Forum, tandis que les citoyens, eux, sont tenus à l'écart. Pire, les assemblées législatives elles-mêmes sont devenues quasi obsolètes, à un point tel que la Conférence des parlementaires des Amériques fut créée à la suite d'une initiative de l'Assemblée nationale du Québec, «justement dans le but d'assurer la participation des parlementaires et de favoriser la transparence du processus» (p. 65). Affront suprême: au Sommet de Québec, même nos élus n'avaient pas voix au chapitre!

Les trois derniers chapitres relatent quant à eux l'impressionnante mobilisation des citoyens alertés par le péril encouru par notre démocratie. En 2001, 10 000 personnes de tous horizons se réunissent lors du premier Forum social mondial, 51 000 au deuxième et 100 000 au troisième. C'est à cette formidable odyssée, qui commence à Porto Alegre et qui se poursuit de diverses façons dans plusieurs pays, qu'est convié le lecteur. Les médias dominants étant peu bavards sur ce sujet, ce dernier sera renversé d'apprendre l'ampleur de ces activités. On y fait le compte des succès et des lacunes de ces rencontres et on pose des questions sur les stratégies et les orientations futures.

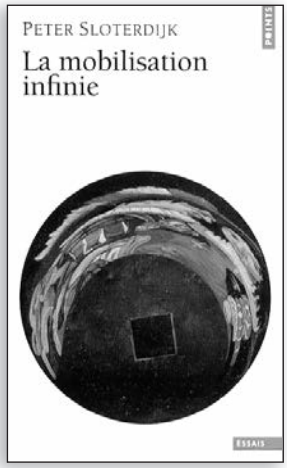
C'est une première dans l'histoire de l'humanité que tant de citoyens de partout dans le monde se rassemblent ainsi. Ce livre est de ceux qui contribuent à en faire l'historique pour éviter que tout cela se perde dans les méandres de l'oubli et, surtout, pour entretenir bien vivante la flamme de l'espoir.

FRANÇOISE BREAULT

UNE ONTOLOGIE DU MOUVEMENT

Peter Sloterdijk
LA MOBILISATION INFINIE
Paris, Seuil, Points, 2011

Peter Sloterdijk est l'un des philosophes les plus importants dans le monde actuellement. La sortie en format poche de son livre *La mobilisation infinie*, paru en Allemagne en 1989 et pour la première fois en français en



2000, est donc à souligner. De quoi parle-t-il? D'une idée simple et terriblement complexe: la mobilité ou le mouvement dans le monde, à ne pas confondre ici avec la mobilisation comme un engagement politique ou un regroupement d'individus cherchant à transformer le monde. «Nous ne savons pas ce qui nous arrive», écrit le philosophe, et il ajoute: «Ici semble à l'œuvre un automatisme éthico-cinétique qui non seulement nous "condamne à la liberté" mais également au mouvement constant vers la liberté» (p. 36).

Il faut bouger. Il faut pouvoir se déplacer et mettre en circulation nos idées. Il faut toujours être dans le mouvement, même lorsqu'il est parfois absurde de vouloir absolument l'être. Nous avons adopté le mouvement comme ligne de vie; il est maintenant partout et il est un peu le dieu de notre monde. Le philosophe invente devant nous de nouveaux concepts qu'il teste dans le mouvement même de l'écriture. Ce livre est une ontologie du mouvement, ce qui n'en fait pas une lecture simple. Une ontologie du mouvement, c'est un peu le mouvement dans son être même.

Depuis *La mobilisation infinie*, l'auteur a écrit plus d'une dizaine d'ouvrages qui expliquent encore mieux sa démarche. Mais ce livre est essentiel, car nous sommes ici dans les premiers moments d'une pensée qui s'installe lentement dans notre univers philosophique. Les concepts sont neufs, les concepts sont denses, les concepts sont prioritaires.

Dans un récent entretien (*Le Point*, mars 2011), Sloterdijk s'interroge: «L'individu a-t-il assez la foi pour réaliser l'impossible?» Magnifique question philosophique qui mérite l'attention de chacun de nous. Une société peut-elle se proposer l'impossible pour son avenir? La question est importante parce qu'elle fixe une balise et, en même temps, offre un horizon à nos yeux fatigués. Mieux vaut fixer l'impossible que de toujours abandonner.

«C'est le roman du venir-au-monde, rédigé comme prototype de toutes les histoires qui parlent du départ, de l'odyssée, de la carrière héroïque et de la formation dans le labyrinthe du monde» (p. 158). Lire Sloterdijk, c'est accepter que des idées vont nous échapper. C'est une expérience philosophique pas toujours écrite avec le souci de se faire comprendre. Et pourtant, il y a là un élan, une recherche, un besoin de dire, de questionner notre monde.

Il est bon parfois de se laisser provoquer par un auteur. De le lire même quand on ne peut pas en accepter toutes les propositions. De lire en questionnant. Cet essai nous oblige à le faire.

MARC CHABOT